

LA GENÈSE DU PSAUTIER DE DOSITHÉE

NOTES POUR SERVIR À L'ÉTUDE DE LA POÉSIE ROUMAINE AU XVII^e SIÈCLE

Lorsque Jan Kochanowski, le plus grand lyrique de la Pologne humaniste, se prit à traduire les psaumes, il avait dépassé la quarantaine, il avait acquis une complète maîtrise dans le maniement du vers, il était mûri par une riche expérience. À ce moment le grand poète épicurien n'était pas devenu tout à coup profondément religieux par l'effet de quelque conversion subite, comme voudrait nous le faire accroire Aleksander Brückner¹ — loin de là. Dans la lettre même où il annonce à Stanisław Fogelweder, secrétaire du roi, qu'il s'est mis à cette pieuse tâche (Czarnolas, 6 octobre 1571)², notre viveur couronné de lauriers n'hésite pas à invoquer le nom de Vénus. Peu après il va quitter son bénéfice ecclésiastique de Poznań (où il avait mené, nous semble-t-il, plutôt la vie d'un moine de l'abbaye de Thélème) et il va convoler en justes noces avec Dorota Podlowska (1575). Tout en continuant la traduction du texte sacré, il écrit pour le théâtre, il se préoccupe de donner la forme définitive à son admirable « *Odprawa posłów greckich* », pur joyau du classicisme païen (1578), il prépare l'édition de son « *Lycorum Libellus* » et de ses « *Fraszki* », parmi lesquelles on trouve les morceaux les plus franchement érotiques qu'il ait jamais écrits (1580) — et enfin, en 1584, il va publier quatre livres d'élégies. Le ton des poésies profanes qui furent composées dans l'intervalle de 1571 à 1579 (l'année de l'apparition des psaumes) est passablement leste; son existence dans sa propriété de Czarnolas, bien que paisible et modeste (car notre poète détestait

¹ Aleksander Brückner, Jan Kochanowski, *Pisma zbiorowe*, Warszawa, 1924, tome I, wstęp, p. 69.

² *Ibidem*, tome II, pp. 373—374.

le bruit des grandes villes et l'éclat de la cour — les visites qu'il devait rendre à son protecteur par ailleurs si aimé, l'évêque Piotr Myszkowski, lui étaient une corvée), n'en était pas moins celle d'un joyeux vivant. Ce n'est pas le fait d'un converti, encore moins d'un mystique et ce ne fut pas — à notre avis — le sentiment religieux qui le détermina à traduire les psaumes.

Mais il avait intensément vécu, il avait accru son expérience dans ses voyages et enrichi sa sensibilité par ses malheurs; pendant les huit années qui séparent la date du message à Fogelweder de la publication du « Psalterz Dawidów », et pendant lesquelles il n'a cessé de parfaire, de ciseler, d'embellir cette œuvre capitale, il avait perdu un frère chéri (1577)¹, il avait perdu deux de ses filles, dont l'aînée, Orszulka, était, paraît-il, très douée, malgré son jeune âge — et bouleversé, écrasé, enfin douloureusement résigné, il mit le meilleur de son âme et de son talent à cette traduction qui devait lui assurer l'immortalité. D'autres que lui s'y étaient essayé auparavant en Pologne: le fameux Rej d'abord, son secrétaire Lubelczyk, puis Wojewódka, Trzecieński², mais aucun de ces écrivains n'avait rien d'un artiste, leur dessein était, avant tout, de servir le mouvement de la propagande religieuse. Pourtant, leurs tentatives plus ou moins réussies n'en avaient pas moins stimulé Kochanowski. D'ailleurs, le poète lui-même ne pouvait oublier les leçons littéraires de sa jeunesse: jadis, en France, il avait lu et admiré les psaumes de Clément Marot et de Théodore de Bèze³; son premier grand poème, le splendide « Hymn do Boga », est une brillante paraphrase — non pas chrétienne, il est vrai, mais panthéiste — du psaume 24. Absolument indifférent en matière de religion, esprit bien trop critique pour se laisser ravir par ce mysticisme fumeux qui était alors à la mode, tant du côté catholique que du côté protestant, il avait saisi tout de même quelle incomparable source d'inspiration pouvait être pour un vrai poète le « psautier de David ». Et lorsqu'il se crut maître de la forme et de l'expression, lorsqu'il se sentit arrivé au parfait équilibre intellectuel, il prit la résolution de créer une version polonaise, à la fois libre et fidèle, du psautier hébraïque

¹ Brückner, *ouvr. cité*, p. 79; ce frère se nommait Kasper et il était « pisar » de Sandomierz; v. son épitaphe écrite par Kochanowski dans *Pisma*, II, p. 27.

² Brückner, *ouvr. cité*, I, p. 65 et G. Korbut, *Literatura polska ...* Warszawa, 1929, I, p. 291.

³ Brückner, *ouvr. cité*, pp. 64—69.

— magnifique œuvre d'imagination, de sagesse et d'humanité. Il dédia cette version à son protecteur, à l'évêque de Cracovie, Myszkowski — et, la considérant comme son premier ouvrage important, il la présente au saint personnage par ces mots: « *Żniwa swego pierwszy snop tobie ofiaruję* » (= Je vous offre la première gerbe de mes moissons) ¹.

Et cent ans plus tard, Dosithée, évêque de Roman, bien qu'il ne fût pas lui non plus un débutant dans le métier des lettres; en dédiant l'adaptation roumaine des psaumes au Voévode Georges Duca, emploie justement les mêmes paroles: « *rugându-ne Măriei Tale... ca să o primești Măria Ta, ca snopul cel dintâi de grâu* » ². Soit qu'en écrivant cette première préface de 1667 il eût sous les yeux le chef-d'œuvre de Kochanowski, et que, sans le vouloir, il eût imité cette expression de son modèle, soit que toujours à l'instar du maître de Czarnolas, il considérât « *Psaltirea* » comme son premier écrit d'incontestable valeur, il est clair que Dosithée était parfaitement conscient du mérite et de l'importance de son courageux essai. Car lui non plus n'avait pas traduit littéralement les psaumes, il ne s'était point proposé d'offrir à ses ouailles un livre d'heures ou de méditations religieuses: grand personnage et puissante personnalité, connaisseur du monde et des hommes, à quarante ans, comme Jan Kochanowski, il s'est dit que les psaumes constituaient le plus parfait accord littéraire de la pensée éternelle et de la fragile sensibilité — et dans ce moule classique, il coula ses vers, les premiers vers roumains; et parfois aux aspirations, aux élans du psalmiste, il a prêté l'accent de son sentiment personnel. Kochanowski avait senti et agi de même, naguère.

Que la lecture du « *Psalterz Davidów* » eût suggéré à Dosithée l'idée de réaliser une traduction libre et versifiée du texte biblique, cette hypothèse avait été à peu près admise par nos historiens littéraires, — à grand regret, toutefois, comme si d'avoir reconnu l'influence de Kochanowski, cela allait amoindrir la gloire du métropolitain. Un rapide examen va nous montrer les différents points de vue sous lesquels on a étudié chez nous ce problème.

I. Bianu, d'abord, avoue que la facture des vers de Dosithée est celle du psautier kochanowskien, que surtout sous le rapport des rimes, notre poète a respecté son modèle en utilisant la rime

¹ *Pisma*, II, p. 101.

² *Psaltirea în versuri întocmită...* (ed. I. B i a n u, București, 1887), p. 5.

féminine¹, que la majorité des psaumes roumains sont écrits en vers décasyllabiques et que pour trente-huit autres le métropolitain a employé le vers de douze syllabes — rythmes chers à Kochanowski². Comme pour ne pas ternir le mérite d'originalité du disciple, Bianu s'empresse d'ajouter: « Dosithée a imité de près, sans traduire; il a suivi son modèle d'une façon très indépendante... »³. Autrement dit, entre les deux psautiers il n'y a d'autre analogie que celle de la forme, analogie que Bianu déplore d'ailleurs, parce que — prétend-il — l'exemple du vers polonais quantitatif a faussé la versification roumaine en lui imposant un caractère impropre et parce que Dosithée, en respectant l'égalité du nombre des syllabes, a méconnu la valeur de l'accent tonique⁴. Tout compte fait, la nature de l'influence de l'œuvre kochanowskienne n'a résidé que dans la forme; elle s'est trouvée plus nuisible qu'utile — et malgré toute son importance historique, « Psaltirea în versuri » est à peu près dénuée de beauté littéraire. Tel est du moins l'avis de Bianu.

Quant à notre vénéré et incomparable professeur N. Iorga, qui appréciait hautement « Psaltirea »⁵ — la version dosithéenne du « Super flumina Babylonis » était un de ses morceaux favoris et qu'il citait le plus volontiers — il ne supposait même pas qu'on pût contester l'originalité de cette œuvre, il ne reconnaissait aucune influence étrangère qui en eût déterminé l'éclosion, tout au contraire; il la jugeait transformée par le génie personnel du métropolitain, qui donna au cadre classique et biblique le fond de sa propre vie intérieure: dans beaucoup de psaumes traduits par Dosithée, le professeur aimait à découvrir un écho des sentiments, des réflexions du prélat sur les événements contemporains⁶. Et ses éloges les plus sincères vont aux psaumes écrits en rythme populaire⁷.

Les jugements portés sur « Psaltirea în versuri... » par d'autres de nos historiens, ne diffèrent pas des opinions citées plus haut. Sextil Pușcariu se met d'accord avec I. Bianu pour reconnaître l'in-

¹ *Ibidem*, pp. XXVIII—XXIX.

² *Ibidem*, pp. XX—XXI.

³ *Ibidem*, pp. XXX—XXXI; v. aussi S t. Ł u k a s i k, *Pologne et Roumanie*, Paris-Cracovie, 1938, p. 117.

⁴ *Psaltirea în versuri*, pp. XVI, XVIII—XIX.

⁵ V. sur Dosithée son *Istoria Literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), II-e éd., București, 1925, vol. I, pp. 369—391.

⁶ *Ibidem*, p. 378.

⁷ *Ibidem*, pp. 375—377.

fluence de la versification kochanowskienne (« même longueur de vers, même division par strophes et rimes identiques »), mais l'influence capitale, pense-t-il, reste celle du vers populaire¹; voilà pourquoi il loue exagérément le psaume 46². D'ailleurs la courte étude consacrée à Dosithée par Sextil Pușcariu dans son « *Istoria literaturii române* » est plutôt superficielle: l'auteur nous semble s'être borné à relire la préface de Bianu, si solide, si bien informée, malgré quelques erreurs dont nous parlerons plus loin — sans vérifier par lui-même les deux textes.

Dans son « *Histoire de la littérature roumaine ancienne* », N. Cartoian reprend la même théorie presque dans les mêmes termes: on cite l'opinion de Bianu, on avoue — non sans un soupir — que Dosithée a imité la versification de Kochanowski — vers plats (1—2, 3—4) rimes féminines, etc. Et l'auteur conclue: « le fond de la traduction n'est pas contaminé par l'influence polonaise »³. D'ailleurs, le professeur Cartoian s'est montré un juge trop sévère — et injuste — à l'égard du chantre de Czarnolas, en l'accusant de ne pas avoir respecté la couleur orientale, l'éclat superbe de l'imagination mystique⁴. Le reproche n'est pas mérité: car bien que Jan Kochanowski ait mis beaucoup de son âme d'homme de la Renaissance dans ses versets immortels, il n'avait garde d'omettre cette parure du style imagé, ces nuances éblouissantes et chatoyantes, cette veine de mysticisme qui constituent une des beautés littéraires incontestées de l'original — et non des moindres. Il n'y a qu'à relire attentivement le « *Psalterz Dawidów* » et surtout les psaumes 45 et 76, pour se convaincre de la fausseté, de l'injustice de cette affirmation.

Enfin, dans les deux pages de son « *Istoria Literaturii Române dela origini până în prezent* », qui esquissent d'une façon assez sommaire le rôle de Dosithée et l'importance de « *Psaltirea în versuri* », le professeur G. Călinescu répète naturellement la tradition consacrée: la version kochanowskienne a servi plus ou moins d'exemple⁵, mais le métropolitain n'en est pas moins un véritable créateur

¹ Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche* (Histoire de la littérature roumaine. L'époque ancienne), II-e éd., Sibiu, 1930, pp. 123—124; v. la bibliographie aux pp. 233—234.

² *Ibidem*, p. 126.

³ N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi*, București, 1942, II, p. 119.

⁴ *Ibidem*.

⁵ G. Călinescu, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), București, 1941, p. 53.

par sa vision plastique, un innovateur par la variété des mètres ¹. Et la formule adoptée par l'auteur pour déterminer le caractère essentiel de l'œuvre est la suivante: «variation libre autour du texte» ². Nous verrons tout à l'heure que même dans cette apparente liberté, Dosithée est resté fidèle à son maître.

En un mot, ces diverses critiques littéraires ne diffèrent presque pas les unes des autres; sur un point au moins, tous les historiens que nous avons cités plus haut se sont trouvés d'accord: ils affirment la supériorité des psaumes écrits en rythme populaire sur tous les autres, ils louent avec chaleur cette *heureuse hardiesse* qui leur paraît unique parmi les œuvres poétiques antérieures et contemporaines: et que ce fût l'instinct personnel le plus intime, le plus profond qui ait inspiré à Dosithée l'emploi du vers octosyllabe, si vif et si souple à la fois, aucun n'en éprouve le doute le plus léger. Voilà pourquoi tous nos historiens citent avec beaucoup d'éloges — trop d'éloges — les psaumes 48, 94, 98 et naturellement, comme l'invention la plus rare, le psaume 46, construit en vers de six syllabes, dont on n'oublie jamais de mentionner l'introduction parmi les noëls populaires, comme si cela constituait un brevet de valeur littéraire.

Pourtant cette prétendue originalité, ce prétendu mérite d'innovateur attribués à Dosithée appartiennent en propre à Kochanowski et ce ne fut pas le moins du monde l'instinct poétique national qui poussa le métropolitain à adopter la forme populaire. Au contraire, il a imité encore et toujours son modèle: des 150 psaumes qu'avait traduits Kochanowski, 24 sont écrits en vers de huit syllabes, les psaumes 43 et 97 en vers de 7 syllabes (comme le célèbre «Zegar» des «Pieśni», I, 24) et le vers du psaume 64 en a six, comme le trop souvent cité «Limbile să salte...»; Dosithée a dû être si charmé par la sonorité légère de ces petits poèmes qu'il en a imité le mètre dans 38 de ses psaumes et il a employé deux fois encore le vers de 6 syllabes dans les psaumes 47 et 53. Que maître Jan ait introduit cette forme nouvelle dans la littérature savante, il n'y a pas lieu de s'étonner: car le poète a vécu dans un parfait enchantement parmi les bois sauvages et les pittoresques clairières de Pologne, il a inauguré avec «Sobótka» le genre de la pastorale rustique, il s'est inspiré des chansons paysannes qu'il avait entendues à Czar-

¹ *Ibidem*, pp. 54—55.

² *Ibidem*, p. 54.

nolas ou ailleurs¹. Et puis, son œuvre n'était pas écrite seulement pour les érudits ou les amateurs de belles-lettres; son caractère si largement humain la destinait aussi aux lecteurs plus modestes, Kochanowski s'en était rendu compte — et voilà pourquoi il versifia 25 de ses psaumes dans une forme qui devait être plus familière aux masses. Mais Dosithée, homme des villes, ne connaissait pas la poésie rustique; de sa jeunesse à Lwów, il ne devait garder en matière de versification — sans parler de Kochanowski — d'autre souvenir que celui des alexandrins ronflants et passablement monotones des épopées alors à la mode; dont le genre fut illustré par Wacław Potocki. En lisant Kochanowski, il a dû saisir combien ce vers de huit ou de six syllabes offrait de possibilités, combien il était facile à manier par un véritable poète. Pourtant, d'employer cette forme avec désinvolture, Kochanowski, rompu aux mètres classiques les plus compliqués, pouvait s'en permettre la liberté; mais Dosithée, apprenti-poète, ne possédait pas l'aisance nécessaire pour donner aux psaumes ce rythme en apparence fort simple et si difficile en réalité. Ses vers, soi-disant populaires (par exemple, « Słobozi, Doamne, 'n urechi sfinte » — le psaume 5 — a exactement le même rythme dans Kochanowski: « Przypuść, Panie, w uszy swoje... »), sont beaucoup trop lourds comme expression, sans parler de la mesure forcée qui blesse l'ouïe. Bianu reproche à Dosithée de n'avoir eu la moindre idée de l'accent tonique et de son importance: ses vers sont écrits d'une manière automate, d'après le dénombrement mécanique des syllabes². A notre avis, le prélat-poète possédait une conception très claire de la structure des vers tant classiques que populaires et s'il n'a pas toujours tenu compte de l'accent tonique, ce fut à cause des difficultés d'expression dans une langue qui n'était pas formée encore. Tout aussi injuste nous semble de la part de Bianu, l'accusation d'avoir fait rimer la même forme grammaticale de deux mots différents et d'avoir employé les assonances³, bien que ce défaut soit commun à Kochanowski, le modèle, qui était, lui, un poète d'une toute autre envergure que son

¹ D'ailleurs, la vie polonaise a eu surtout au XVI-e siècle ce trait patriarcal et campagnard, dont les poèmes de Kochanowski se firent le plus puissant écho (v. Wł. Łoziński, *Życie polskie w dawnych wiekach*, Kraków, 1912, pp. 49—50).

² *Psaltirea în versuri*, p. XVI; le jugement sévère de Bianu est entièrement partagé par St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 118.

³ *Ibidem*, pp. XIX, XXII.

disciple — et pour Dosithée il faudra user de quelque indulgence. Mais de ces qualités ou défauts purement stylistiques, nous allons reparler plus loin.

Tout compte fait, nos historiens littéraires — Bianu surtout et le professeur Cartojan — se sont plus à comparer les psaumes des deux auteurs; parfois à la versification classique dans Kochanowski, correspond une forme populaire dans « Psaltirea în versuri » ou réciproquement; voilà un argument sérieux — prétendent nos critiques — qui soutient la thèse de la non-imitation. Mais l'objection nous semble fragile et facile à réfuter: Dosithée n'était pas un imitateur vulgaire, il n'a jamais calqué ses vers sur ceux du poète polonais; il n'en a pas moins trouvé dans le « Psalterz Dawidów » la source de son inspiration intime, après que sa lecture eût constitué pour lui l'impulsion initiale. Que les rapports entre les deux psautiers sont beaucoup moins superficiels qu'on ne le remarque d'habitude, qu'ils ont une signification plus profonde et une importance plus accentuée, voilà ce que nous tâcherons de préciser au cours des pages suivantes.

Tout d'abord, il nous faut spécifier ce détail: le texte qui servit aux deux auteurs comme base essentielle de la traduction fut le même; il s'agit du fameux psautier slavon, texte classique de l'église orientale, que Dosithée dans ses préfaces dit avoir utilisé — ce qui était fort naturel de la part d'un prélat orthodoxe. Mais ce texte traduit avec une parfaite exactitude du grec en slavon et du slavon retraduit en polonais, connu en Pologne sous le nom de « Psalterz cerkiewny », a été mis par Jacques Uchański, l'hétérodoxe archevêque de Gniezno, à la disposition de Kochanowski; et c'est justement ce « Psalterz cerkiewny » qui servit au poète humaniste pour réaliser son adaptation ¹. Dosithée, en sa qualité d'homme d'église, avait toutes les possibilités de consulter les versions grecque et hébraïque, pourtant il gardait en permanence sous les yeux le chef-d'oeuvre de Kochanowski. Stanislas Łukasik prétend qu'un métropolitain orthodoxe ne pouvait se permettre d'utiliser un psautier catholique ², mais nous ne saurions prêter à Dosithée de ces scru-

¹ Brückner, I, pp. 66—67; Kochanowski a consulté pareillement la « Vulgate » et des versions partielles du texte hébraïque; il avait demandé un psautier protestant de Genève à St. Fogelweder, mais on ne sait pas si cet ouvrage lui parvint jamais (*Pisma*, II, p. 373).

² St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 117.

pules exagérés, d'autant plus que toujours à l'exemple de Kochanowski, il n'écrivit point un livre ecclésiastique, mais un livre littéraire: pour les besoins de l'église, il publia les psaumes dans une version en prose (Jassy, 1680) tandis que la paraphrase d'après le « Psalterz » lui fut un exercice littéraire d'une haute qualité. Kochanowski cite toujours au début les premiers mots du psaume de la Vulgate, Dosithée cite à son tour le « Psalterz cerkiewny »; après avoir donné cette marque de déférence aux vénérables traductions, les deux poètes s'accordent toute liberté envers le texte sacré. Et chaque fois que maître Jan s'éloigne de l'original, le métropolite suit la version kochanowskienne et non pas le texte slavon; en comparant les psaumes 2, 4, 5, 10 (—11 chez Kochanowski; le poète polonais avait adopté l'énumération hébraïque, usitée chez les protestants), 15 (—16 chez Kochanowski), 31 (—32), 50 (—51), 92 (—93), 97 (—98), 99 (—100), 112 (—113), 118 (—119), 130 (—131), 143 (—144), 146 (—147), il est facile de constater l'étroite dépendance qui unit « Psaltirea în versuri » au « Psalterz Dawidów ». Et même, nous avons parfois l'impression que Dosithée a parcouru fort négligemment la version slavone; sa connaissance du polonais (admirable d'ailleurs: tous nos historiens sont d'accord là-dessus)¹ lui fit traduire d'une façon erronée beaucoup de termes slaves qu'il confondait avec des mots polonais presque identiques quant à la forme, mais d'un sens différent; par exemple, dans le premier verset du psaume 86, il rend le mot slavon « *ОСНОВАНИЕ* » (= fondement) par « *urzături* » (= trames), parce qu'il l'a confondu avec le polonais « *osnowa* ». On ne peut pas imputer à Dosithée de n'avoir connu le slavon, langue officielle de l'église, mais il faut bien qu'il ait considéré le psautier de maître Jan Kochanowski comme le vrai, le seul modèle à suivre, pour s'être permis de pareilles inadvertances dans la traduction du texte slavon, au risque d'en altérer complètement le fond.

Voyons maintenant si l'influence de Kochanowski sur « *Psaltirea în versuri* » se réduit simplement à ce rôle superficiel d'avoir offert au prélat moldave un type, une forme à imiter. On sait que la

¹ B i a n u, *ouvr. cité*, pp. VII, IX; C a r t o j a n, *ouvr. cit.*, pp. 116—117, etc.; le professeur Ș t. C i o b a n u a publié des vers polonais octosyllabes écrits par Dosithée sur le jugement dernier, dont la facture est tout à fait kochanowskienne et la langue parfaite (*Versuri necunoscute în opera Mitropolitului Moldovei Dosoftei*) (Vers inédits du métropolite de Moldavie, Dosithée), Bucarest, extrait des « *Mélanges Drăuhet* », 1940, pp. 10—11.

perfection de la forme des psaumes kochanowskiens est incontestable, que jamais le chantre de Czarnolas n'a déployé une pareille maîtrise, une pareille variété à manier tous les rythmes, et tant de raffinement dans les tournures d'expression¹. Les mètres les plus fréquemment utilisés dans le psautier de 1579 sont les suivants: vers décasyllabes, hendécasyllabes, alexandrins de douze et de treize syllabes, une sorte d'alexandrin fort curieux de quatorze syllabes avec la césure placée après l'avant-dernier pied (psaumes 80 et 99) — vers que nous croyons tout à fait de l'invention du poète, imité par Dosithée dans le psaume 55; huit psaumes sont composés en strophes saphiques, enfin pour quelques autres, Kochanowski a combiné des alexandrins de treize syllabes avec des décasyllabes ou des asclépiades mineurs. Naturellement, Dosithée n'osa point braver de telles difficultés d'ordre technique, peut-être aussi les vers saphiques et les asclépiades lui semblèrent-ils d'un goût trop païen, toujours est-il qu'il employa le plus volontiers le vers décasyllabe; il adopta pour 38 psaumes l'alexandrin dodécasyllabe, pour cinq autres celui de 13 syllabes, enfin il a créé un rythme très singulier, que nous croyons unique dans la poésie roumaine, nous entendons parler du vers de seize syllabes (psaume 33) que Bianu prétend composé de deux octosyllabes — et dont nous allons nous occuper tout à l'heure. Un examen un peu plus détaillé au point de vue de la métrique, du style et de la conception artistique ainsi qu'une analyse comparée des deux psautiers, vont nous prouver qu'il ne s'agit point ici d'un plagiat ni d'une imitation simplement formale, mais au contraire d'un accord intérieur, nous dirons presque d'une parenté spirituelle entre les deux écrivains qui vécurent à un siècle de distance, — et qu'en lisant Kochanowski, Dosithée s'est découvert lui-même. Que la veine poétique du métropolitain ait été soutenue par le rare talent de Kochanowski, que le sens esthétique du premier ait été stimulé par les dons du second, la preuve en est claire: à chaque psaume paraphrasé avec éclat par Kochanowski correspond dans « Psaltirea în versuri... » une adaptation correcte, solide, magnifique parfois, non point égale en beauté à la traduction polonaise, mais toujours supérieure aux psaumes dont le modèle kochanowskien est moins remarquable; qu'on ne nous dise pas que la raison de cette supé-

¹ On a prétendu — bien à tort — que ces diverses qualités du « Psalterz Dawidów » étaient dues à l'imitation très stricte de la « Paraphrasis Psalmorum » de George Buchanan (v. *Kwartalnik historyczny*, Lwów (1894,) t. VIII, pp. 101—102.

riorité consiste dans la perfection des versets respectifs de l'original; nous n'avons qu'à citer le fameux psaume 50 (51 chez Kochanowski) « Miserere mei, Domine... », qui se pouvait prêter à un développement si riche, si expressif, et qui est tout à fait insignifiant dans nos deux psautiers (« Boże w miłosierdziu swoim nieprzebrany » = « Fie-ți milă, Doamne, de mă iartă... »). La même insignifiance serait à signaler dans les traductions du non moins fameux « De profundis » (psaume 129 chez Dosithée, 130 chez Kochanowski); le psaume polonais débute ainsi: « plongé dans de profonds soucis, je crie vers toi, mon Dieu... », ce qui affaiblit complètement la signification de l'original; la suite chez les deux poètes est encore plus fade et conventionnelle. Nous ne saurons partager le regret de certains critiques littéraires, que Dosithée ait utilisé le décasyllabe et le dodécasyllabe polonais jugés trop discordants en roumain: au contraire, les meilleurs vers du métropolitain se trouvent justement être ceux écrits — moulés, dirons-nous — d'après ce modèle métrique classique et polonais par excellence. Sans conteste, les poèmes de Dosithée sont généralement un peu diffus, délayés dans une sorte de verbiage prolix, tandis que la pensée de Kochanowski est d'habitude plus concise, exprimée en quelques mots presque lapidaires, sertie dans de vers bien construits; ce défaut du premier et ce mérite du second apparaissent plus évidents surtout dans le psaume 10 (—11 chez Kochanowski) beaucoup trop amplifié chez Dosithée (26 vers, tandis que dans le « Psalterz » il n'y en a que 12), le psaume 73 (—74) excessivement long et confus dans « Psaltirea », et le psaume 75 (—76). Le développement de la pensée du psalmiste est presque toujours fidèlement suivi par Kochanowski; Dosithée, malheureusement, ayant le souffle trop court et l'expression poétique plus défaillante, se perd dans une prolixité incohérente et plate à la fois. Mais cela est rare.

Il n'y a qu'à relire le psaume 8 (« Doamne-Domnul nostru, cum ți-ai făcut nume... » = « Wszechmogący Panie, wiekuisty Boże... ») pour constater combien le sens musical était développé chez Dosithée: il s'est fort judicieusement rendu compte que de couper le dodécasyllabe en deux hémistiches égaux, cela donne au vers une oscillation régulière, grave et douce, tout à fait propre à la prière, et il adopta ce mètre essentiellement polonais sans dénaturer le moins du monde le caractère tonique du roumain. Dosithée nous semble avoir été obsédé par cette élégante symétrie rythmique du dodécasyllabe kochanowskien, qu'il reprit dans le psaume 23 (« A ta este,

Doamne, lumea și pământul...») dont certains accents de musique solennelle et de conception panthéiste nous font supposer que la brillante paraphrase du même psaume (« Czego chcesz od nas, Panie, za twe hojne dary...») œuvre de jeunesse du poète polonais, n'était pas inconnue de Dosithée. Ce n'est là d'ailleurs qu'une hypothèse.

Mais il y a d'autres poèmes où la mesure devient hésitante : voici le psaume 31 (« Ferice de cine-i slobod de păcate... » = « Szczęśliwy komu grzechy odpuszczono... »); notre poète a dû être dérouté par ce vers saphique coupé en trois parties égales d'après l'exemple du « Jam satis terris nivis atque dirae... » (Horace, I, 2) si cher à Kochanowski — et il crut pouvoir combiner les deux mètres, l'hendécasyllabe et le dodécasyllabe, auxquels il gardait une prédilection particulière; la mesure est hésitante et forcée, nous l'avons dit; pourtant les césures se trouvent à leurs places normales, la résonnance est celle du psaume kochanowskien; on n'a qu'à supprimer une syllabe parasite et on s'aperçoit que Dosithée a introduit — sans le vouloir — le vers saphique dans la poésie roumaine.

Il a été moins heureux lorsqu'il voulut adopter l'alexandrin de treize syllabes (psaumes 12: « Pînă când, milostive, nu-ți aduci aminte... » = « Dokąd mię chcesz zapomnieć? Dokąd świętą swoją... » et 28: « Aduceți pominoace și veniți la Domnul... » = « Nieście chwałę, mocarze, Panu mocniejszemu... »). Ici l'effort est évident; si le début du psaume 12 supporte la lecture grâce à sa vigueur d'expression — Dosithée a très bien rendu ce ton d'interrogation pathétique — le reste est illisible; quant au psaume 28, il est d'un bout à l'autre une pure monstruosité; car l'alexandrin de treize syllabes en roumain doit normalement finir par une syllabe accentuée (— rime masculine), tandis qu'en polonais c'est le contraire qui arrive; ainsi Dosithée, en essayant de créer un vers roumain de treize syllabes terminé par une rime féminine, selon le type kochanowskien, a réalisé un véritable record de contre-sens rythmique.

Mais combien de fois son instinct poétique l'a beaucoup mieux servi ! Même lorsqu'à l'hendécasyllabe saphique de Kochanowski Dosithée fait correspondre son bien-aimé dodécasyllabe régulier, dont il appréciait le balancement symétrique, on saisit l'écho particulier du modèle; tels sont les psaumes 36 (« Să nu rîvnești sporul a om fără lege... » = « Nie obruszaj się że kto niewstydliwie... », 41 (« In ce chip dorește cerbul de fîntînă... ») admirables chez les deux poètes qui, au lieu de rendre exactement l'ardente nostalgie et l'exaltation mystique dont s'imprègne l'original, se sont plus à

peindre leurs sentiments personnels, presque leurs impressions (lorsque maître Jan décrit la biche aux abois à travers les forêts solitaires: — «Jako na puszczy prędkimi psy szczwana, — Strumienia szuka łani zmordowana...», on voit que c'est le chasseur qui parle, qui se rappelle un souvenir de passionnante chasse à courre) leurs élans purement contemplatifs, nuancés de mélancolie discrète, où chaque symbole devient une image sentie. L'adresse technique est naturellement plus grande chez Kochanowski, pourtant le psaume de Dosithée se trouve remarquablement rythmé et rimé lui aussi. Tel est le magnifique psaume 44 («Inima mea scoate cuvîntul cel dulce...» = «Serce mi każe śpiewać Panu swemu...»); bien que le mètre soit différent, il y a dans les deux psaumes une cadence de badinerie caressante, comme un jeu d'eurythmie. Qu'on lise les vers 39—40 (Dosithée):

«Te 'ndrăgi 'mpăratul || pentru-a ta frumsețe,
«Că ți-i Domn || și lui te 'nchină || cu blândețe...»

L'auteur s'est donné la liberté de briser le vers 40 non pas à la place où devait tomber normalement la césure, mais après la troisième syllabe pour mieux accentuer les paroles solennelles: «Că ți-i Domn...»; tandis que l'autre césure (après la huitième syllabe) marque une sorte de pause musicale, comme une humble et gracieuse révérence: «...și lui te 'nchină || cu blândețe...». Nous trouvons chez Kochanowski le même procédé — double brisement d'un vers qui, régulièrement, ne devrait posséder que deux hémistiches — dans le même psaume (vers 49—50):

«Taka, o królu || wszechmożniejszy ||, żona
«Dnia dzisiejszego tobie || przyniesiona...».

Le mot déterminant «wszechmożniejszy», serti entre les deux césures irrégulières, réussit à accentuer encore le caractère grandiose de ces deux vers. D'ailleurs, l'atmosphère d'éblouissante sérénité, le coloris si franchement oriental, l'apparition de la fiancée «în veșmînt de aur, în scumpă podoabă,» splendide et fragile à la fois, tout nous semble également digne d'éloges chez le maître et chez son disciple. Quoi de plus beau en effet, de plus plastique et de plus classiquement construit que le vers 15: «Ți-i sprintenă mîna cînd slobozi săgeata...». Mais nous nous arrêtons — car ces deux psaumes seraient à citer en entier.

À citer aussi le cantique du désespoir (psaume 68: « O, Dumnezeu sfinte, tu mă scoate... » = « Ratuń mię, Panie, bo złych przygód nawalności... »). Mais l'exemple éclatant de l'influence kochanowskienne sur Dosithée, de l'habileté dont usa notre poète pour recréer la tonalité musicale de Kochanowski avec une mesure différente, c'est le psaume 75 (« Știut este Dumnezeu în jidovime... » = « Znacny jest Bóg w żydowskiej krainie... ») où le maître et le disciple ont réalisé pleinement ce tempo de marche guerrière, cette cadence vigoureuse qui exprime l'ardeur du combat.

Dosithée se donna aussi la tâche d'adopter le décasyllabe kochanowskien formé de deux hémistiches égaux et souvent il l'employa pour les mêmes psaumes que le poète polonais: il obtint par ce moyen le même ton de plainte discrète qui s'élève peu à peu jusqu'à la plus poignante lamentation (psaume 16: « Ascultă-mi, Doamne, de dereptate... » = « Płacz sprawiedliwy i skargę moję... », psaume 126: « Că de nu va zidi casă Domnul... » = « Jeśli domu sam Pan nie zbuduje... »). Bien des fois il usa de ce même rythme lorsqu'il se rendit compte que l'accent de la plainte passionnée s'accordait mieux en roumain au décasyllabe qu'à l'hendécasyllabe ou l'alexandrin polonais; tels sont les psaumes 107 et 143 (« Să-mi ascuți făgăda, Doamne sfinte... » = « Wysłuchaj, wieczny Boże, prosby moje... »). Mais — surtout pour le premier de ces poèmes — la construction générale reste celle de Kochanowski; comparons le début du psaume 107:

« Ochotna myśl, ochotne serce w sobie czuję,
 « Nowy psalm Panu swemu, nowy pieśń gotuję,
 « Powstań, uciecho, powstań, lutni moja... »
 « Inema mea mi-i, Doamne, gătată,
 « Mi-i inema gata de te-așteaptă,
 « Ca să-ți cânt într'a mea, Doamne, slavă,
 « Scoală, slava mea, fără zăbavă,
 « Scoală-te, psaltire și dulceată... ».

Cette gradation classique par excellence des anaphores, (qui n'existent pas dans l'original) est tout à fait dans le goût kochanowskien, comme pareillement ce « Powstań, uciecho, powstań, lutni moja... » rendu avec tant d'intime compréhension par: « Scoală-te, psaltire și dulceată... ». Ce dernier vers exprimant le sentiment du poète envers ses dons personnels qui constituent pour lui la meilleure consolation (« uciecha » = « dulceată »), on ne le trouve non plus

dans le texte biblique; on voit que Dosithée a su rejoindre son maître par l'entière conscience qu'il avait de son talent.

Si Kochanowski a créé en polonais l'alexandrin de quatorze syllabes (psaumes 80 et 99), Dosithée a fidèlement suivi son exemple (psaume 55). La forme en est tout à fait curieuse et le son étrange; voici d'abord les deux poèmes polonais:

« Słysz, Pasterzu izraelski, nasz głos żałości || wy,

« Który, jako stado, wodzisz naród swój właści || wy... » (ps. 80)

« Pan króluje, który włada anioły lotne || mi:

« Łękajcie się, państwa wielkie, bój się, wszystka zie || mi... » (ps. 99)

Et maintenant le psaume 55 de Dosithée:

« Dintr'a ta milostivire mă rog, Doamne sfin || te,

« Milă să-ți fie de mine, să mă iai amin || te... »

Le développement uniforme du vers jusqu'à la treizième syllabe où les deux auteurs ont placé la césure qui tombe d'une allure glissante et sautillante à la fois, prête à ces poèmes un accent de rare monotonie; nous ne croyons pas qu'après Dosithée on ait utilisé cette forme en roumain, où l'alexandrin de quatorze syllabes possède une souplesse extraordinaire (« Măreț, adînc și luciu călătorește Rinul... »), (« Miroase-adormitoare văzduhul îl îngreun... »); en polonais elle a été reprise au siècle dernier par Kornel Ujejski, à cause de ses effets onomatopéïques. Il n'en est pas moins curieux de constater l'intérêt de Dosithée pour les innovations les plus hardies de son maître et ses tentatives de les transposer en roumain.

L'enjambement, si fréquemment employé par le poète de Czarnolas, a trouvé un manieur moins expert dans son émule, bien que celui-ci ait reconnu parfois l'importance de cet artifice, lorsqu'il fallait attirer l'attention du lecteur sur certain mot qui, de ce fait, prend une valeur particulière et détermine le sens d'un poème entier: qu'on relise le psaume 56, dont la tonalité de cantique glorieux est encore rehaussée par cet enjambement final qui met l'accent sur le mot « slavă... »:

« Și suind la cer, să-ți crească

« Slava || 'n țara creștinească ».

« Okaż swoją wielmożność; rozpostrzy szeroko

« Sławę swoją || niech będzie widoma na oko ».

Pour les strophes, notre poète a suivi également les types kochanowskiens — pas tous, car le « Psalterz » offrait des combinaisons

trop variées pour les moyens plus modestes du métropolite; la forme du quatrain à rimes plates est la plus fréquente, puis le quatrain à rimes croisées, ou bien à rimes embrassées (le psaume 53 est particulièrement bien rimé) comme le psaume 2 chez Kochanowski et comme son illustre paraphrase d'après Horace « Patrzaj jako śnieg po góry się bieli... » des « Pieśni ». Et à ce propos, nous nous hasardons à faire observer que la rime de « Psaltirea în versuri » n'est pas si pauvre, ni tellement banale, qu'on s'est appliqué à le soutenir d'habitude, qu'elle est le plus souvent correcte, parfois heureuse et neuve même; sous ce rapport, le psaume 41 demanderait une étude spéciale. Le professeur G. Călinescu est le premier qui ait remarqué la richesse des rimes dosithéennes, mais il a cité les psaumes écrits en vers populaires¹, où il y a vraiment trop d'assonnances et dont la forme est par trop lourde. Dosithée, nous le répétons, ne nous semble pas avoir été doué pour le vers octosyllabique; s'il en a par hasard composé quelques-uns de très réussis (psaumes 92 et 103), combien plus nombreux sont d'autres vraiment pénibles à lire, surtout comparés aux octosyllabes vifs et ailés qui leur correspondent dans le « Psalterz Dawidów » (psaumes 5, 88 (—89), 95 (—96), 97 (—98), etc.). Nous professons la plus grande admiration à l'égard des vers populaires, mais lorsque nous lisons par exemple le début du psaume 47: « Domnul este mare || Lăudat și tare... », nous rendons grâce aux muses classiques de ce que notre poète ne se soit pas toujours laissé prendre à la tentation du génie pastoral. Pourtant, il les a très habilement combinés quelquefois avec les dodécasyllabes, dans les strophes de six vers du psaume 56 (« Fie-ți milă, Doamne sfinte, fie-ți milă... ») dont le modèle semble avoir été offert par les psaumes 70 et 87 et peut-être aussi le psaume 108, déjà cité, de Kochanowski; mais ces strophes-là n'ont plus du tout le caractère de la poésie campagnarde, au contraire.

Enfin, Dosithée a tenté une création personnelle: il a inventé l'alexandrin de seize syllabes coupé par deux césures, après la huitième et la treizième syllabe (psaume 33, « Blagoslovi-voi pre Domnul || toată vremea || și 'n tot ceasul... »). En roumain la place normale des césures seraient après la troisième et la huitième syllabe (« De pe deal || răsar luna || ca o vatră de jeratec... »), toutefois l'invention du métropolite ne manque pas d'une certaine résonnance

¹ G. Călinescu, *ouvr. cit.*, p. 54.

étrangement puissante; qu'on lise plutôt (nous avons choisi un des vers les plus solidement construits):

« Năzuit-am către Domnul ||, și l-am cercatu-l || cu rugă... » (vers 7)

Ne dirait-on pas un long gémissément à peine étouffé qui monte vers le ciel comme un élan nostalgique?

Nous avons à ajouter quelques mots sur le goût des métaphores chez Kochanowski et que son émule a traduit parfois avec une adresse — et même une hardiesse — incontestable: si l'auteur du « Psalterz », soutenu par sa vision plastique, écrit: « ...odział się zaćnością, — Okrył się męstwem wszystek i dzielnością... », Dosithée transforme l'image en métaphore et la métaphore en allégorie et réalise ceci:

« Și s'au îmbrăcat să-l vază
« Toată lumea 'n cuviință,
« Invăscut cu biruință,
« Și cu brîu de 'mpărăție,
« S'au încins — țara să-și ție ». (psaume 92)

Cet accord entre l'image physique et la signification abstraite, ne nous donne-t-elle pas un avant-goût de la poésie hugolienne (« vêtu de probité candide et de lin blanc »)?

Veut-on le souffle épique dans la description des forces naturelles, les images à la fois grandioses et familières de l'Iliade, non sans l'intervention des éléments du folklore autochtone? Qu'on lise le début du psaume 104 dans le « Psalterz » (« Duszo, śpiewaj Panu pieśń... »). Et cela devient chez Dosithée, dans le langage le mieux approprié à cette évocation féérique:

« Nourii ți-ai pusă-ți scară,
« Când vei să cobori în țară,
« Caii îți sînt iuți ca vîntul,
« De mărg unde ți-i cuvîntul,
« Și ca gîndul mărg de tare
« Ingerii tăi cei călare ». (psaume 103, v. 13-18).

Veut-on de ces constructions rigoureusement cadencées dont les images se répondent d'une manière symétrique dans les deux hémistiches, selon la meilleure tradition des poètes rhéteurs du XVI-e siècle polonais? Kochanowski en fut l'initiateur; d'autres perfectionnèrent le procédé qui va devenir la note dominante du style

rhétorique vers la fin du siècle. Quand Dosithée lit dans le « Psalterz Dawidów » de telles strophes :

« ... Twój czyn jest niebo, Twoich rąk robota

« Gwiazdy jaśniejsze wybranego złota... » (psaume 8, v. 13-14)

ou bien :

« ... Przedsię Bóg jest na niebie, a stamtąd wszystko widzi,

« Sprawiedliwych doświadcza, nieprawymi się hydzi... »

(psaume 11, vers 7-8)

il écrit à son tour :

« ... Când vii să cerci iadul, să legi pre vrăjmașul,

« Să-i culegi dobînda și să-i strici sălașul —

« Văz că-i făcut cerul de mânule tale

« Cu toată podoaba — și-i pornit cu cale.

« Ai tocmit și luna să crească, să scază,

« Să-și ia dela soare lucoare și rază,

« Stele luminate ce lucesc pe noapte... » (psaume 8, vers 5-11)

et aussi :

« ... Și iată păgânii încordară arce,

« Pun săgeți în tulbe, se grijesc de lance... » (psaume 10,

v. 7-8).

Ce goût des symétries et des antithèses est dû à l'influence incontestable de Kochanowski, c'est tout à fait son style et ce sont ses procédés, que les poètes du baroque vont exploiter de leur mieux. Dosithée n'a-t-il connu aussi l'œuvre de Sęp Szarzyński ? On serait tenté de le croire, après avoir lu des vers comme ceux que nous venons de citer.

* * *

Nous espérons que cette modeste contribution servira à élucider quelques points restés passablement obscurs dans l'histoire de la poésie roumaine au XVII^e siècle. Bien entendu, nous ne prétendons pas en avoir dit le dernier mot, mais peut-être, grâce aux détails que nous nous sommes permis de signaler, va-t-on étudier désormais l'œuvre dosithéenne d'une manière un peu plus large. Que nos remarques concernant les rapports d'étroite dépendance qui existent entre les deux psautiers ne soient pas considérées comme une atteinte portée à la gloire littéraire de notre poète, mais au contraire, que d'avoir choisi pour modèle un chef-d'œuvre de la Pologne humaniste soit compté à Dosithée comme un impérissable mérite. Si Miron Costin, celui qu'on a nommé « le premier théori-

cien de la versification roumaine »¹, a introduit en Moldavie le goût du baroque, dont la splendeur pathétique et surchargée imprègne tous ses ouvrages², l'auteur de « Psaltirea în versuri », grâce à Kochanowski, y « fit sentir la juste cadence » et la beauté classique d'un humanisme tardif, mais vivifiant encore. Et le mérite de Jan Kochanowski n'est pas moins grand, d'avoir été l'inspirateur du métropolitain Dosithée.

R. CIOCAN

¹ St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 116.

² Surtout l'*Hystorya polskimi rymami, Wołoskiej ziemi i Moltanskiej*, qui exigerait une nouvelle traduction et une analyse plus approfondie.